

## Le Faucon Malet

Léo Malet, interrogé par Bayon et Phil Casoar

article paru dans *Libération* du mardi 11 juin 1985, pages 30 et 31

*Au moment où on le consacre en Intégrale, le Diogène des Hauts-de-Seine, « homme des lettres... d'injures » comme il se définit lui-même et à peine amer, cherche des crosses au monde entier.*

*Montillon<sup>1</sup> ! à un jet de marteau de l'avenue du camarade Marcel Cachou au neuvième étage d'une HLM stal ravalée de frais. Une paire de lunettes fumées entrebâille la porte : « Vous avez le mot de passe ? » Ouvrant la piste au milieu de son capharnaüm de bouquiniste tapissé de réclames pour petits linges, le cerbère retire ses carreaux : c'est Léo.*

*Quelques jours plus tôt, au téléphone, l'anar rangé des vélos s'étonnait : « Une interview pour Libération ? Quelle drôle d'idée ! Vous savez, je risque de dire des choses qui vont déplaire à vos lecteurs. » « Et alors ? vous avez encore quelque chose à perdre ?... »*

*Là, en guise de préambule, le créateur de Nestor Bruma lâche un : « Bon, je vous préviens, je suis mal luné ! » (Ce qui ne l'empêchera pas de se tire-bouchonner durant toute la conversation.) État des lieux : le bougre, sec et vif, n'affiche pas ses soixante-seize barreaux. Bien sûr, le duvet bat en retraite sur son crâne d'épervier croisé de vieux piaf, mais du rictus goguenard qui lui barre la face s'échappe un ricanement en parfait état de marche. Quant à la voix, titi saupoudré de méridional, c'est celle, leste et claire, d'un jeune homme. Léo Malet, pépé galopin, suçote sa pipe sans cornes, claironne « ne marcher qu'à la flotte » et s'octroie aussi sec deux bons doigts de gin. Eau fraîche pour les visiteurs (ah ils sont beaux les nouveaux journalistes éponge !). « Et sur quoi va rouler l'entretien ? » s'enquiert-il, à peine formaliste. Réponse en vrac : sur une sorte de check-up mental du bonhomme — regrets, projets, reniements, valeurs, préjugés actuels. Avec insistance sur ce curieux porte-à-faux, toujours occulté, entre Léo Malet et son public : au sein duquel se côtoient gentiment soixante-huitards recyclés branchés, écolos du vieux Paris, pantoufles socialos (Lionel Jospin), antiracistes militants (Harlem Désir<sup>2</sup>).*

---

1. Montillon (Hauts-de-Seine), quelque part entre Montrouge et Châtillon. *Nestor Burma court la poupée*, Fleuve Noir.

2. Dans *Pariscope* du 1<sup>er</sup> mai, n° 884.

*Il est entendu qu'on ne reviendra pas sur les péripéties, désormais bien connues, de la carrière du piqueur de macadam au rencart : Montpellier, le pavé de Pantruche à seize piges, les anars, Colomer, Cottin, la cloche, le foyer végétalien, la chansonnette à La Vache enragée, les journaux à la criée, les apéros avec Breton au Cyrano, le complot « surréalo-trotskyiste », le stalag, les ersatz de rompol amerloque, et Nestor Burma enfin, surgissant du « black-out » pour mettre les (nouveaux) mystères (de Paris) KO ; dossier classé<sup>3</sup>. Malet s'en souvient, s'en fout, bombarde et tranche : « Je devrais m'inventer une autre biographie et prétendre que tout ce que j'ai raconté avant, c'était du bluff ! »*

**Libération.** — **Alors aux dernières nouvelles, on se revendique homme de droite ?**

LÉO MALET. — Je ne vire pas à droite, je suis non-conformiste. Des fois, ça fait plaisir à des types de gauche, d'autres fois plutôt à des types de droite... Mais je suis partisan de la société bourgeoise dans laquelle nous vivons. Parce que, toutes expériences faites, je crois qu'on ne trouvera pas mieux que la société capitaliste pour l'épanouissement de l'individu. Je suis un anarchiste conservateur.

**Libération.** — **Est-ce que le Léo Malet de seize ans aurait été d'accord avec le Léo Malet d'aujourd'hui ?**

L. M. — Mais à seize ans, on est con comme la lune, mon vieux ! Comme disait Léon Bloy dans son *Journal* : « À cette époque, j'étais jeune, donc particulièrement idiot ! » Moi les jeunes me font chier ! Et ce n'est pas une question de génération : à leur âge, je déconnais plus qu'eux encore !

Il y a une chose terrible, c'est l'expérience... À soixante-quinze piges, malheureusement, j'en ai, et je m'aperçois que tout ça, c'est fariboles et compagnie ! Alors ce qu'il faut — et là, je reviens à l'anarchisme individualiste de mes seize ans — c'est se démerder, à faire son petit trou, dans cette société. Elle n'est pas brillante, mais on a encore rien trouvé de mieux. Dans cette société pourrie, au moins, on trouve sa provende.

**Libération.** — **Bon, mais quand vous vous dites « homme de droite » ?...**

L. M. — C'est pour couper court ! Je n'aime pas me fatiguer en discussions stériles, j'en ai eu mon lot chez les anars... Parce que les anars, pour couper les poils de cul en quatre, ils ont des outils perfectionnés ! Alors moi, je coupe court.

---

3. Les fanas de la dernière pluie pourront se reporter aux *Cahiers du Silence/Spécial Léo Malet* (inégalés), au n° 18 d'*Enigmatika* ou aux notes abondantes de la nouvelle édition Laffont.

**Libération.** — Ah oui, mais là justement, discutons ! Par exemple, vous dites volontiers que vous avez « plus d'amis à Minute qu'à Libé »...

L. M. — À Libération, je ne connais plus personne... À Minute, je connaissais Bourdier — d'ailleurs lui non plus n'est plus là — et aussi François Brigneau... depuis 1945-46... Il faut dire que je ne connais jamais personne très intimement, moi. Je suis un solitaire, un ours. Je n'ai jamais eu vraiment d'amis que l'on voit tous les jours... Je suis assez distant. Quand je m'emmerde tout seul, je me dis : « Je vais aller voir Untel, et que ferais-je ? Je vais m'emmerder avec lui ? » Je préfère m'emmerder tout seul... rester tout seul, et je n'aime pas qu'on vienne, à trois heures de l'après-midi, me poser des questions imbéciles... comme certains journalistes.

**Libération.** — Incroyable !

**Libération bis.** — C'est plutôt défensif ?

L. M. — C'est un peu ça. Je n'aime pas emmerder les gens non parce que je répugne à les emmerder, mais parce que je ne veux pas qu'ils m'emmerdent en retour : gardons-nous à droite, gardons-nous à gauche ! Ah-Ah ! C'est l'histoire de Jean le Bon... Moi aussi je suis bon, d'ailleurs, généreux, je compatis aux misères du monde... Avec un petit ricanement, maintenant que j'ai vu comment ça se goupille l'humanité.

**Libération.** — De qui vous sentiriez-vous le plus proche maintenant : Lacenaire, Jacob<sup>4</sup> ou Liabeuf ?

L. M. — Ah, ce serait quand même Jacob ! Parce que, écoutez Liabeuf, c'est magnifique son histoire, mais quel con ! Voilà un mec, il ne pouvait pas supporter qu'on l'ait traité de « souteneur ». Il tue trois flics, il passe à la bascule à Charlot, il y va du cigare boulevard Arago, et il meurt en disant : « je ne suis pas un souteneur ». Quel con !

**Libération.** — Alors Jacob reste le modèle de l'anarchie, sur le plan individuel ?

L. M. — Ah oui ! Mais c'était vraiment un type « exceptionnel » ! On ne peut pas demander ça à la masse des gens ; on ne peut pas dire : « Vivez harmonieusement votre vie, et allez au bain ! » Ça a un peu été l'erreur des « bandits tragiques ». Quand je suis arrivé à Paris, il y avait un regain d'intérêt chez les anars pour l'illégalisme. Mais les types qui gardaient la tête froide disaient : « C'est très bien l'illégalisme, mais ça ne conduit à

---

4. Pierre François Lacenaire (1800-1836) : poète assassin du temps de Charles X. Inventeur du détournement d'encasseurs invités à domicile, immortalisé à l'écran dans *Les Enfants du paradis* sous les traits de Marcel Herrand. Alexandre Marius Jacob (1879-1954) : gentleman cambrioleur anarchiste. Auteur de 150 casses de « reprise individuelle » avec ses travailleurs de la nuit, et véridique Arsène Lupin (cf. : *Un anarchiste à la Belle Époque* d'Alain Sergent et *Jacob* de Bernard Thomas).

rien, sinon à finir ses jours en prison. Si c'est ça, la culture de ma cynique individualité, ben, autant aller travailler huit heures en usine ! »

L'illégalisme, comme le terrorisme, c'est un piège littéraire. J'ai failli être victime, d'un piège de ce genre. . .

J'avais dix-sept ans, j'étais monté à Paris, et revenu à Montpellier. Là-bas, un de mes copains anars, un nommé Dargy, faisait des escroqueries à l'assurance. . . C'était l'époque de la prohibition en Amérique, il me dit : « Écoute, je suis breton, je connais la navigation ; il y a une bonne combine : on devrait s'associer à plusieurs pour piquer des macadams, on mettrait suffisamment d'argent de côté, et on achèterait un bateau. On recruterait un équipage de sac et de corde dans les bars louches de Saint-Malo, et puis on chargerait du vin à Bordeaux, et on irait le vendre aux Américains ! » « Oui, j'ai dit, seulement là-bas, c'est gardé ! » « Oui, me dit-il, on achètera un petit canon ! » Là j'étais séduit : « C'est bien. Et puis dis donc, il ne faudrait pas oublier l'essentiel : le drapeau noir à tête de mort des gentilhommes de fortune ! » Je suis rentré chez moi, y avait des vieux rideaux noirs qui traînaient, j'ai commencé à découper une tête-de-mort dans un vieux drap de lit, j'ai cousu tout ça, et je me suis fait mon fameux pavillon noir. Et je disais : « Quand on arrivera en vue des États-Unis, s'il y a des garde-côtes, aussitôt on braque la pièce de huit, on hisse le Joyeux Roger à la corne du mât, et on envoie une salve ! » Fort heureusement, les escroqueries de mon copain ont foiré lamentablement. . . autrement je serais dans l'archipel Caraïbes en train de donner à bouffer aux poissons !

***Libération.* — Par rapport à Jacob, est-ce que ce n'est pas une facilité de dire : « j'étais un con » plutôt que de faire la part des choses ?**

L. M. — Oh, non. Je crois que dans toutes ces théories, tout était, finalement, mauvais. Une erreur d'orientation complète ! Que sont en train de constater les socialistes. Vingt-trois ans dans l'opposition et pas préparés à gouverner. Ils nous font la morale, alors que c'est eux qui devraient aller à l'école !

***Libération.* — Mais qu'est-ce qui pouvait être si foireux au départ dans l'anarchisme ?**

L. M. — Ah, mais, je ne sais pas. . . À peu près tout ! Peut-être de croire que l'homme est bon. Alors qu'il n'est pas bon. Ce qui n'empêche pas d'aimer les hommes, d'essayer d'atténuer un peu leur misère. . . Là, on tombe un peu dans le côté religieux.

***Libération.* — Vous ne seriez pas près de la morale d'un Tolstoï, pour qui le bien, c'est le moins de mal possible ?**

L. M. — Oui, quoique je me méfie de Tolstoï, Léon Daudet, à propos

de Tolstoï, disait : « Méfiez-vous des milliardaires qui veulent à toute force ressemeler leurs chaussures ! »

**Libération.** — **Comment vous résumeriez-vous en un mot : caractériel ? Asocial ? Hypocondriaque ?**

L. M. — Voilà, plutôt hypocondre.

**Libération.** — **Beauf ?**

L. M. — Qu'est-ce que c'est que ça, les beaufs ! Ah, faut pas me confondre avec Roger Hanin ! Ah, non, holà là, exclu ! Quoique... le type n'est pas antipathique, à mon avis... Mais il est accablé par sa parenté !

**Libération.** — **Maniaco-dépressif ? Grande gueule ? « En-dehors » ?**

L. M. — Je suis à la fois tout ça et rien du tout... Mais je ne suis pas misogyne !

**Libération.** — **Le personnage d'Alceste ?**

L. M. — Ah, c'est pas mal ça... Voilà, on est tout seul. On se plaint de sa solitude et puis on fait tout pour être seul...

**Libération.** — **Un Léo Malet qui n'écrit plus, à quoi passe-t-il ses journées ?**

L. M. — Je ne fais rien. Je laisse s'écouler le temps. Avec douleur. Parce que, contrairement à ce qu'on imagine, quand on devient vieux, on ne devient pas sourd. Au contraire, on a une acuité extraordinaire ! J'entends couler le sable de mon propre sablier. Je me suicide lentement. Je suis à l'agonie. Et ça m'emmerde, mais je n'ai pas le courage de réagir. À quoi bon?... Je demeure au neuvième étage, je n'ai pas besoin d'acheter un revolver... Ce n'est pas un effet théâtral, c'est ce à quoi je pense.

**Libération.** — **Pour revenir aux valeurs de droite : l'Armée, la Religion, l'Ordre moral... quelles sont celles que vous rejetez ?**

L. M. — Ben, je ne suis pas religieux, moi ! Enfin, ils ne m'obligeront pas à aller à la messe... Il y a un truc qui me dégoûte chez les peuples islamiques, c'est leur soumission à la religion ! Quand je vois que, dans les usines, ils ont des tapis à prières ! Non, ça, je ne marche pas... Une usine, on doit faire suer le burnous d'accord, mais qu'est-ce que c'est que ces singeries ! ?

**Libération.** — **Puisqu'on parle des Arabes, dans *Le Soleil n'est pas pour nous*, qui est un peu autobiographique...**

L. M. — Ah, ben là, il y a des trucs... Dans *Libération*, une fois, on m'a traité de « raciste » à propos d'un « bicot qui vendait des cigarettes »... Alors, bicot...

**Libération.** — **Oui, mais parfois, ça va un peu plus loin...**

L. M. — Alors, écoutez, je vais dire une chose : les Arabes m'emmerdent et je ne les aime pas ! Et je les tiens tous pour des cons !

**Libération.** — **Est-ce que ça part d'une rancune personnelle ?**

L. M. — Non, ce sont des mecs que je n'aime pas. Et je ne suis pas un antiraciste du XVI<sup>e</sup>, moi ; je serais plutôt un raciste de banlieue ouvrière... J'en ai fréquenté beaucoup, des Arabes, parce que je travaillais dans une usine de produits chimiques à Lyon quand j'avais dix-sept ans... D'ailleurs, savez-vous pourquoi on a perdu l'Algérie française ? Lorsqu'il s'est agi de savoir si l'Algérie serait indépendante ou non, le Français moyen, celui qui a voté « oui » à l'Indépendance, quand on lui parlait des « Pieds-noirs », il ne savait pas qui c'était. Il s'imaginait que tout ça, c'était des bicots... Le Peuple français a voté l'indépendance pour être débarrassé des bicots ! Moralité, y en a encore plus.

**Libération.** — **Si l'on reprend l'inventaire, dans *Brouillard au pont de Tolbiac*, il y a un problème par rapport aux gitans...**

L. M. — Alors là, je dis que les gitans commencent à me faire chier, parce que, eux, ils sont drôlement racistes ! On se demande ce qu'on a reproché à Hitler !

**Libération.** — **Ensuite, il y a *Du Rebecca rue des Rosiers*...**

L. M. — Ah, mais, *Du Rebecca*... j'ai des copains juifs qui l'ont lu, c'est tout à fait décontracté ! C'est pas antisémite ! On l'a réédité récemment, et, coïncidence, le jour du massacre chez Goldenberg, il était en vitrine chez Locus Solus, le libraire d'à côté !... Évidemment, quand on gueule après les Arabes, on est « antisémite », puisque ce sont des sémites ! Mais enfin par antisémitisme on entend « anti-juif ». Moi je suis « philosémite » ! Ça rejoint mon antipathie vis-à-vis des Arabes. Je suis pour Israël, contre... contre qui ? Contre à peu près tout le monde !

**Libération.** — **Et le troisième, c'est *Mic-Mac moche au Boul'Mich*...**

L. M. — Là, c'est les Noirs. Ben oui, c'est *Bougnoul'Mich* quoi ! Ah ! Ah ! Mais tout ça, ça fait partie du sentiment populaire... Évidemment, aussitôt, on y décèle des traces diaboliques ! Néo-nazies !...

**Libération.** — **Précisément, quand arrive sur la scène politique quelqu'un comme Le Pen, quel est votre sentiment ?**

L. M. — Ben, Le Pen, je le connais vaguement... C'est une sorte d'étudiant attardé... Je l'ai rencontré à l'époque où il éditait un album de chansons anarchistes de la guerre d'Espagne : *A las Barricadas* et *Hijos del*

*Pueblo*<sup>5</sup>. Celui-là, alors, on le met à toutes les sauces ! Sous le premier prétexte venu, à la télé, hop ! Les fastes de Nuremberg ! Mais qui a fait Le Pen ? Tous ceux qui, comme moi, ne veulent pas être étrangers dans leur propre pays. Ce n'est pas du racisme, ça, c'est une défense naturelle.

***Libération.* — Dans la réédition récente des *Paletots sans manches*, vous n'avez pas un peu édulcoré certains propos sur les Arabes ? . . .**

L. M. — Ah . . . J'étais allé un peu loin, là, quand même.

***Libération.* — Généralement, les femmes avec qui couchent Burma, meurent. Pourquoi ?**

L. M. — Parce que Nestor Burma n'est pas un coureur de jupons. Il ne peut tromper que des mortes. Il y a autre chose : le côté dramatique. C'est quand même mieux qu'à la fin, il y ait, non pas mort d'homme, mais mort de femme ! . . . D'ailleurs, je peux vous faire un aveu : bon, j'ai eu des rapports au tarif syndical en quantité, mais je n'ai aimé que trois femmes dans ma vie, et des trois, deux sont mortes . . . Alors, Burma, c'est presque un point de vue commercial : un autre bouquin va venir, il faut qu'il soit libre. Or, il ne pourrait pas l'être, si l'héroïne du roman n'était pas morte. Ou partie.

***Libération.* — Puisqu'on en est au chapitre des filles, parlons « sexualité » : comme la plupart des gens de votre génération, vous avez été dépuclé au bordel ?**

L. M. — Oui, oui. Je devais avoir quatorze, quinze ans. Rue Fontaine, à Montpellier. un bordel à deux francs. Ça ne m'a fait aucun effet. Ce qui ne m'a pas empêché d'y retourner la semaine d'après ! . . . J'y étais allé de la part d'un copain. Alors je lui ai dit, à la fille : « Tu sais, je suis puceau. » « Ah bon ? Oh, ben ça ne fait rien, allez viens. » Hop, boum, enlevé ! . . . Mais j'avais déjà été dépuclé à six ans. Je le raconte dans un de mes poèmes *Anna*.

J'étais à la campagne, avec la fille d'amis de mes parents. Elle devait avoir douze ans, elle m'a fait étendre dans un fossé — ça pouvait figurer une tombe ! — elle m'a fait enlever mon falzar, elle s'est mise sur moi, et j'ai senti que ça faisait chaud dans mon sexe. Elle m'a donné un bouchon de cristal, pour que je ne dise rien à mes parents.

***Libération.* — Bonjour Arsène Lupin !**

***Libération bis.* — Et entre six et quatorze ans ?**

L. M. — Il n'y a rien eu. J'avais même pas de copines, j'étais toujours seul. Orphelin à trois ans. De père, de mère et de frère. En dix-huit mois,

---

5. Le disque compile en fait : 2 hymnes anars, 4 chansons républicaines, 18 chants fascistes et un discours de Franco . . .

mon père est mort, mon frère est mort quinze jours après, et ma mère un an après, elle avait vingt et un ans. J'ai été sauvé par la naissance de mon frère ! . . . Vous savez ce que c'est : le dernier venu, on le choie davantage. Moi, j'avais un an et demi, on m'a mis dans une chambre à côté, et le nouveau-né, mes parents l'ont gardé entre eux, dans le plumard. Comme mes parents avaient tous deux la tuberculose, les bacilles de Koch s'en sont donné à cœur joie : un ballet monstrueux, extraordinaire ! Moralité : tout le monde est mort ! Et moi, j'ai été sauvé parce que j'avais été rejeté.

Après ça, mes grands-parents m'ont couvé. Et à propos de mon grand-père, car c'est lui qui m'a donné le goût de la lecture, la seule chose que je regrette, c'est qu'il n'ait pas vu mon nom sur la couverture d'un livre. . . Cet homme-là, il aurait vraiment été heureux comme pas un ! Parce que pour lui, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Zevaco, ça c'était vraiment le summum de tout ! Malheureusement, il est mort avant que je fasse carrière. C'est une de mes peines.

***Libération.* — Venons-en à votre goût de la lingerie ; là il y en de la blanche (affiche), la perfection du genre voudrait que ce soit de la noire. . .**

L. M. — Oui, j'en ai aussi. . . Nous tenons l'article ! Ah-ah ah !

***Libération.* — Ce n'est pas un peu infantile, la lingerie ?**

L. M. — Non. Je crois que ça fait partie de l'érotisme qui différencie tout de même l'homme de l'animal. . . ou de l'Américain moyen ! . . . Parce que — alors là, redevenons français — le Français, il se démerde mieux, dans ce genre de truc ! . . . Je regrette beaucoup de ne pas être riche pour ça. . . Il y a des boudoirs chez les dames ; moi, je voudrais avoir un foutoir ! Quelque chose de vraiment bien, avec des miroirs, des « divans profonds comme des tombeaux », de la musique, des parfums. . . La rogne me prend, des fois, parce que je me vois arrivé au bord du tombeau et je n'aurai pas eu ces divans profonds comme le tombeau en question — je n'aurai que le tombeau tout court. Enfin, j'espère que les plus jolies filles de Paris viendront à mon enterrement. . . Parce ce qui m'exaspère, aujourd'hui, ce sont les jeunes filles attifées comme des épouvantails à moineaux. Elles traînent de vieilles godasses, des falzars. . . Alors ça, c'est ignoble ! Pour les hommes, il y a un truc bien, c'est qu'on peut se déguiser, maintenant.

***Libération.* — Vous auriez seize ans, vous seriez déguisé ?**

L. M. — Ah oui ! J'aurais acheté un truc en daim à la Buffalo Bill, un chapeau texan. . .



**Libération.** — **Country, quoi! Mais vous savez, c'est déjà out, ça...**

L. M. — Maintenant, on est BCBG! La première fois que j'ai entendu parler de ça, j'ai cru que c'était un vaccin! Écoutez, il y a de ces expressions, alors!

**Libération.** — **Justement, on pourrait dire que Léo Malet, c'est assez BCBG... branché!**

L. M. — Ah, oui, c'est branché! Ah! Ah!

**Libération.** — **Et à partir du moment où cette interview aura été publiée, ça sera « débranché », terminé!**

L. M. — Une réputation d'énergumène! Ah! Ah! Fini!

*Les Enquêtes de Nestor Burma.* Tome 1. Bouquins. Chez Laffont.